
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 23/3 (1996)

DOI: 10.11588/fr.1996.3.60359

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

FRANÇOIS GENEST

APPROCHES DU NAZISME*

L'année 1995, année de la commémoration du cinquantième de la libération des camps de concentration, a donné lieu – en marge des célébrations, des cérémonies du souvenir, des nombreuses émissions télévisées, à la publication d'ouvrages multiples sur les camps en particulier et sur le national-socialisme en général. Il faut distinguer, dans la masse des publications, plusieurs catégories d'ouvrages: tout d'abord de multiples ouvrages collectifs, souvent le fait d'associations de déportés, qui rassemblent encore et encore des témoignages, dernières pages écrites par les déportés avant que le témoin ne passe définitivement aux mains des historiens. L'objectif de ces ouvrages est de présenter au grand public une vision globale des camps tout autant que d'entretenir la mémoire. En cela, leur intérêt n'est pas négligeable, mais pour l'historien, ils n'apportent guère d'éléments nouveaux susceptibles d'approfondir notre connaissance des *Lager*. A l'inverse, quelques ouvrages, issus de la recherche «européenne», représentent des contributions essentielles pour notre appréhension historique du phénomène concentrationnaire, tout autant que du nazisme¹.

Les ouvrages dont nous présentons ici succinctement les aspects les plus marquants, malgré leur apparente diversité thématique se rejoignent sur plusieurs points. Ils sont tous les quatre révélateurs de l'état de la recherche universitaire sur le nazisme et de la collaboration des différentes sciences. Il est acquis depuis longtemps, en effet, que l'étude du nazisme ne peut plus être le seul fait de l'histoire. Ainsi, l'ouvrage de Wolfgang SOFSKY se veut la première sociologique globale du phénomène concentrationnaire; l'ouvrage de Edouard CONTE et Cornelia ESSNER se situe dans la même lignée puisqu'il s'agit d'une approche historique et anthropologique qui veut comprendre la «destruction de la raison» qui a permis l'élimination de millions d'êtres humains. Ces ouvrages prouvent que la recherche sur le nazisme se fait aujourd'hui au niveau général des sciences de l'homme et que chaque science peut apporter une contribution à la question essentielle qui sous-tend tous ces ouvrages et dont nous emprunterons la formulation à Ian KERSHAW: «Comment une société civilisée a-t-elle pu faire une priorité nationale majeure de l'extermination de tous les membres d'une minorité ethnique, jusqu'au dernier, pour des raisons de race?»

Par ailleurs, ces auteurs réfutent l'objection de «l'incompréhensibilité», l'assimilation du nazisme à une forme de totalitarisme «parmi d'autres» – sans rejeter, bien évidemment la possibilité de se servir de l'Histoire pour comprendre – autant d'arguments qui permettent de se réfugier derrière des explications «simplificatrices» et non-satisfaisantes. Fort de leur

* La contribution présente correspond à un compte rendu des ouvrages suivantes: Edouard CONTE, Cornelia ESSNER, *La quête de la race; une anthropologie du nazisme*, Paris (Hachette) 1995, 451 p.; Ian KERSHAW, *L'opinion allemande sous le nazisme; Bavière 1933–1945*, Paris (CNRS Editions) 1995, 375 p.; Wolfgang SOFSKY, *L'organisation de la terreur*, Paris (Calmann-Lévy) 1995, 436 p. (Collection Liberté de l'esprit); Michel FABRÉGUET, *Mauthausen, camp de concentration national-socialiste en Autriche rattachée (1938–1945)*, thèse de doctorat d'État, 1296 p., à paraître aux éditions Armand Colin en 1997.

1 Il s'agit, en ce qui concerne les ouvrages sélectionnés ici, d'ouvrages parus il y a quelques années dans leur langue d'origine, mais tous traduits en français en 1995.

rigueur analytique, ces auteurs se livrent à un travail scientifique rigoureux. Des thèmes majeurs sont mis en avant: l'importance des phénomènes religieux dans cette période: dans la nature même du nazisme, dans la force de résistance que représentèrent les Églises chrétiennes durant ces années noires, dans les camps de concentration, où la foi représentait un des rares points d'ancrage des déportés. Ensuite la notion de quotidienneté, étudiée par Kershaw dans la société allemande, étudiée par SOFSKY dans les camps. Enfin l'importance des différentes formes de résistance, que ce soit dans les camps ou dans la société allemande. Tous, par leurs recherches et leurs conclusions veulent redire l'irréductible spécificité du nazisme.

On pourrait présenter ces quatre ouvrages dans un ordre bien spécifique et ainsi montrer leur complémentarité: Si nous prenons comme point de focalisation les camps de concentration, on peut en effet, situer l'ouvrage de CONTE et ESSNER en amont: par l'étude des représentations religieuses, raciales des membres du NSDAP, de la Gestapo, de la SS, il veut comprendre le racisme nazi, ses fondements, ses références pour expliquer le génocide des Juifs, dans les camps et par les actions des Einsatzgruppen. L'ouvrage de SOFSKY se situe lui au cœur de l'univers concentrationnaire et veut expliquer, dans son ensemble comment cette forme de système politico-pénal est devenue ce lieu si spécifique où le pouvoir de terreur absolue a pu conduire au massacre de millions de personnes. La thèse d'État de Michel FABRÉGUET, professeur en Sorbonne, représente une sorte d'arrêt sur image, pour mieux saisir, par une étude particulière, les fonctionnements du système. Son étude du camp de Mauthausen fait ainsi la synthèse des différentes interprétations du phénomène concentrationnaire: si le système répressif est mis en valeur, l'auteur prend aussi en compte l'importance du paramètre économique dans la vie des *KL* et le rôle que les nazis voulaient leur faire jouer dans l'économie du Reich. Enfin, l'ouvrage de KERSHAW, se situe en aval, ou plus exactement en parallèle des trois autres, car, dans une perspective plus large, il s'intéresse à la réaction qu'eurent les Allemands contemporains du nazisme, à leur relation avec le pouvoir hitlérien tout autant qu'à leur connaissance des exactions commises par les nazis.

L'interrogation fondamentale qui sous-tend «La quête de la race» de CONTE et ESSNER est la volonté de comprendre le racisme nazi, de rechercher les courants, les thèmes, les perversions théoriques et scientifiques utilisées par les nazis pour ériger le dogme des races en vérité absolue et donc «justifier» l'eugénisme nécessaire à la régénération de la race allemande, noyau idéologique du nazisme qui aboutit à l'élimination de millions d'êtres humains, principalement les Juifs. Pour répondre à cette question, quatre thèmes centraux sont étudiés qui, malgré leur apparente diversité, se rejoignent pour élucider cette interrogation. Quant à la démarche suivie par les auteurs, elle articule les chapitres consacrés à la doctrine, dans leur ancrage conjoncturel, avec ceux consacrés à leurs transcriptions dans les faits qui font prendre aux premiers toute leur sinistre dimension.

La question de la foi: expliquer l'inéluctabilité, pour les nazis, du combat contre les Églises chrétiennes dans le but de faire naître un nouveau culte «déjudaisé», qui place au cœur de sa doctrine un paganisme exaltant la race nordique. Ce dogme nordique des races veut assurer la proscription du métissage pour un «renouvellement des races originelles d'Europe».

La question du mariage: la nécessaire réformation de la politique matrimoniale afin de favoriser l'émergence d'un «peuple sain, fécond et pur.» D'où la politique nazie en faveur du mariage «sain», duquel sont exclus les Juifs, et qui prône la stérilisation des individus «indignes» de se reproduire. A quoi s'ajoute une réforme du droit matrimonial: l'institution des macabres «noces de cadavre» (possibilité de mariage avec un mort tombé au combat).

La «question juive»: par l'étude des racines de l'antisémitisme radical qui se développe dans la société allemande de l'entre-deux-guerres, les auteurs montrent comment l'aspect scientifique et l'aspect politique se sont articulés pour déboucher sur «la solution de la question juive». Et dans le chapitre consacré à «la collection de squelettes juifs» de «l'Université du Reich» de Strasbourg, CONTE nous mène jusqu'au bout de l'horreur par la description

de l'entreprise de raciologie anthropologique menée par deux professeurs qui voulaient prouver »scientifiquement« la »sous humanité des Juifs«.

L'Est: Joseph Billig exposait dans son ouvrage »L'hitlérisme et le système concentrationnaire«², la vocation de la SS à coloniser les terres orientales du Reich afin de préparer l'avènement du Reich millénaire. Dans l'ouvrage de CONTE et ESSNER, cette vocation est mise en perspective par la description de l'«action Zamosc», opération qui visait à germaniser ces terres polonaises. Ce territoire devint ainsi un »laboratoire spécial de la SS«, un foyer expérimental du »nettoyage« ethnique et racial entrepris par l'Ordre noir.

Cette sociologie qui veut comprendre le fonctionnement du camp, repose sur un outil conceptuel mis en forme pour l'étude spécifique du système concentrationnaire: dans »L'organisation de la terreur«, SOFSKY fait des camps une société à part entière, ou s'est créée une réalité sociale, une socialité spécifique, qui fonctionnait sur un principe qui ne peut s'appliquer qu'à lui: le *pouvoir absolu* qui faisait régner la *terreur absolue* (dix traits caractérisent cette forme de pouvoir particulière: c'est un pouvoir organisé, un pouvoir d'étiquetage absolu, un pouvoir stratifié, qui rejette toute contrainte liée à la légitimation idéologique, qui transforme le sens du travail humain, qui est un pouvoir parfait, dont la forme la plus directe est la violence pure, qui produit une impuissance absolue, qui efface la ligne de démarcation entre la vie et la mort et qui vise à sa propre intensification). C'est là la spécificité du système concentrationnaire que ce pouvoir dont l'objectif était la »destruction pure«, et qui apparaît comme l'aboutissement de la terreur.

Cet outil défini dans la première partie permet à l'auteur d'étudier tous les rouages mis en place par les SS pour détruire l'être humain: chaque partie du camp (le portail, le bloc...) remplissait une fonction propre qui indiquait au détenu que la réalité du camp était la seule existante. Tout était organisé pour couper le détenu de toutes les réalités sociales antérieures, de toute vie sociale: par la violence, la misère, l'humiliation, le détenu était inscrit dans un éternel présent, une éternelle agonie, qui le coupait de tous les liens qu'il pouvait entretenir avec le passé, et le privait de toute possibilité de projection dans l'avenir (d'où l'importance des idéaux politiques ou religieux en tant que réserve de sens, de ferment de résistance au système, même si cette résistance restait à l'état embryonnaire). Ainsi l'organisation du camp, en l'atteignant dans son existence sociale, intellectuelle et physique, faisait du détenu une proie facile pour le pouvoir absolu. Cette négation de la condition humaine était globale, totale: l'auteur montre comment le travail, parce qu'il était dissocié de toute valeur productive, de tout ce qui fait son sens devenait aussi un élément de terreur puisqu'il menait non à la production et à la préservation mais à la destruction. Le travail était facteur d'extermination. Dans cet univers, la préservation de soi devenait la seule préoccupation du détenu, et l'organisation qui reposait sur la stratification de la société en classe (ce qui permettait de multiplier les oppositions entre les différentes classes de détenus) et l'autoadministration des détenus (qui impliquait certains dans le dilemme de la complicité et multipliait ainsi les mouchards) rendaient pratiquement illusoire toute forme de solidarité.

Cette théorisation du fonctionnement du système concentrationnaire, ne permet évidemment pas à l'auteur de mettre en avant les imperfections du système, due à sa croissance exponentielle, et les multiples réponses que trouvèrent les déportés pour résister au système, (ainsi la thèse de FABRÉGUET montre bien que le camp de concentration n'était pas complètement coupé du monde qui l'entourait, que les exigences de la guerre, notamment économique, mirent à mal beaucoup du fonctionnement théorique du camp) mais cette étude reste fondamentale car elle permet désormais notamment d'inscrire les mouvements de résistance politique ou religieux dans une perspective nouvelle.

2 Paris 1967.

Dans sa thèse monumentale »Mauthausen: camp de concentration national-socialiste en Autriche rattachée«, le fruit de plus de dix ans de travail, soutenu en Sorbonne en 1995 FABRÉGUET apporte une contribution essentielle à la recherche universitaire française sur les camps de concentration. Après Mme Wormser-Migot, il est le deuxième seulement en France à avoir soutenu une thèse de doctorat d'État sur ce thème. Elle permet, en quelque sorte, à la fois de voir la théorie de SOFSKY s'inscrire dans les faits, mais aussi de mesurer toute l'importance d'une telle monographie, résultat d'un travail minutieux de recherches archivistiques, de recoupements, d'études de multiples documents et témoignages, l'ensemble permettant de bien prendre la mesure du fossé ou tout du moins des écarts qui peuvent se produire entre la théorie, la règle et son application, sa confrontation avec la réalité. La grille de lecture de M.SOFSKY est fondamentale, la recherche de FABRÉGUET reste indispensable.

Ce travail s'inscrit dans les courants les plus récents de la recherche, par la modernisation qu'il apporte aux thèses anciennes, mais fondamentales de spécialistes du nazisme comme Georg ou Billig. Ainsi, l'hypothèse de départ du travail de FABRÉGUET s'inscrit dans les perspectives ouvertes par Georg et Billig, mais il porte l'analyse plus loin: la perspective est le rôle des camps dans l'économie du Reich, et pour le cas de Mauthausen, l'idée que le primat des facteurs économiques a surdéterminé l'histoire de ce camp. L'intérêt est que cette étude, contrairement à celles de Georg et Billig concerne la période de la guerre totale.

Mauthausen révèle bien selon FABRÉGUET »la complexité même du terme de camp de concentration« tout comme de son évolution de son développement. Cette étude met en forme en effet, les transformations profondes du système concentrationnaire nazi, plus particulièrement sous les contraintes de l'économie SS puis de l'économie de guerre du Reich hitlérien: »Ce n'est pas la fonction politico-pénale du *KL* qui permet en définitive d'expliquer sa croissance et le développement d'un réseau concentrationnaire dans les Reichsgaue des Alpes et du Danube, mais l'exploitation des détenus considérés comme une force de travail dont il s'agissait de tirer le meilleur profit.« Cela permet de montrer les évolutions du système concentrationnaire en fonction des différents impératifs de la guerre: comment, à partir d'un camp monocellulaire (un camp) s'est développé un véritable réseau concentrationnaire (avec Gusen, le Loibl-Pab.); dont la croissance s'explique, en grande partie, en fonction de la chronologie des événements de la guerre: ainsi l'internationalisation de la population et l'envol de la mortalité de Mauthausen à partir de juillet 1941 sont en mettre en parallèle avec le déclenchement de l'opération Barbarossa – ainsi, jusqu'au printemps 1943, Mauthausen est un véritable abattoir humain – puis, quand les perspectives de guerre les plus sombres apparaissent, quand le besoin de main-d'œuvre se fait sentir, alors on constate une baisse de la mortalité.

Autre aspect important au niveau de l'économie SS: un fonctionnement économique irrationnel des entreprises SS a conduit, non pas à profiter des profits dégagés au prix des sacrifices énormes de la main d'œuvre concentrationnaire, non pas à financer l'implantation du germanisme conquérant dans les territoires de l'Est dans le cadre du Lebensraum, mais à renflouer la gestion calamiteuse de ces entreprises. Mais ces opérations économiques n'empêchèrent nullement les tueries de caractère politico-idéologique.

Ainsi, la mobilisation de la main-d'œuvre concentrationnaire peut apparaître comme une dénaturation du système concentrationnaire et des soubassements idéologiques du nazisme. Mais le camp de concentration reste une mise à l'épreuve de la sociologie nazie: vertu éducative du camp pour apprendre aux SS à se comporter de manière inhumaine vis-à-vis des membres inférieurs de »l'anti-race« internée; et le camp devait faire ressentir aux internés leur appartenance à »l'anti-race«.

Dans la troisième partie de sa thèse, consacrée à l'»anatomie d'une société concentrationnaire«, FABRÉGUET étudie la vie d'un camp, le fonctionnement du pouvoir, l'extermination des détenus, les organisations de la résistance intérieure (notamment communiste), ses échecs.

Connu jusque là pour son ouvrage «Qu'est-ce que le nazisme?», devenu un classique, la parution simultanée en français de la biographie de Hitler ainsi que de l'étude sur la Bavière au temps du Reich nous révèle en KERSHAW, médiéviste de formation, un des grands spécialistes du nazisme. Si nous nous limiterons ici à l'étude portant sur la Bavière, nous ne saurions que trop conseiller la lecture passionnante de «Hitler, un essai sur le charisme en politique».

L'ouvrage «L'opinion allemande sous le nazisme»³ s'inscrit dans un courant d'étude du nazisme aujourd'hui à la pointe de la recherche: l'Alltagsgeschichte – qui se veut une étude du nazisme par «le bas». Ce courant est né principalement de la publication par l'Institut für Zeitgeschichte de Munich, dans les années 80, du projet bavarois: «La Bavière au temps du nazisme»⁴, sous la direction de Martin Broszat. L'ouvrage de KERSHAW est dans la droite lignée de cette approche novatrice du nazisme. Avec le projet bavarois, il s'agissait d'étudier les rapports entre le corps social et l'État, la complexité des situations dans la société allemande, sous le III^e Reich. En préférant évoquer non pas les événements nationaux ou spectaculaires mais la vie quotidienne des Allemands, les chercheurs de l'IfZ, créèrent une nouvelle approche en ayant pour objectif de décrire «l'histoire nazie d'en-bas», de présenter une évolution structurelle par de «petites histoires» locales et régionales exemplaires. A travers ce travail, les auteurs cherchaient à présenter la gamme très large des comportements des Allemands en les situant entre deux extrêmes: résistance et persécution; montrer toute la diversité des forces agissantes contre le régime nazi, la complexité des comportements de la population. Les motivations de l'opposition au régime n'étant en effet pas forcément relayées par un antinazisme farouche mais plutôt par le conservatisme ou le refus de l'intervention de l'État. A partir de là, la notion de base de toute cette œuvre est la notion de «Resistenz». En effet, les auteurs distinguent deux concepts de «résistance»: ils prennent leurs distances avec la notion classique de «Widerstand» qui repose sur une notion de légitimation morale-politique trop marquée selon eux et privilégient celui de «Resistenz»⁵, emprunté au vocabulaire de la médecine, qui renvoie à tout ce qui limite, restreint, diminue, dans le cas précis étudié, l'emprise et la domination nazie. Le concept est assez dur à traduire: ce peut être le non-conformisme, la non-participation. Les exemples peuvent se trouver dans l'inertie de certains milieux sociaux vis-à-vis de la mise au pas nazie, comme le milieu ouvrier ou les milieux confessionnels. Ainsi, ce n'est plus l'approche politique traditionnelle qui est privilégiée, mais la tentative d'aider à la compréhension des mentalités et des comportements des «gens ordinaires» sous le nazisme.

Cette rapide évocation des enjeux du projet bavarois permet de mettre en perspective l'ouvrage de KERSHAW qui, s'il s'inscrit directement dans ce courant de recherche, veut prolonger, renouveler l'approche. Ainsi, à la notion de Resistenz, KERSHAW préfère la notion de dissension. Car «ce concept (de Resistenz) uniforme peut recouvrir des formes de comportement qui étaient foncièrement différentes alors qu'une distinction qualitative majeure est, semble-t-il, de rigueur entre l'opposition fondamentale et les domaines du conflit partiel». Inversement, la dissension permet d'articuler plus en nuance, à la fois la passivité de beaucoup des sentiments et des attitudes oppositionnelles tient compte de la passivité et de la

3 Il faut noter la parution simultanée de la biographie d'Hitler par le même auteur qui se veut un dépassement des approches classiques – nazisme ou hitlérisme – par l'étude du caractère charismatique du pouvoir hitlérien.

4 Martin BROSZAT, Elke FRÖHLICH (Éd.), Bayern in der NS-Zeit, 6 tomes, Munich (Oldenbourg) 1977–1984. Pour une analyse de ce thème et de cet ouvrage cf. Ian KERSHAW, Qu'est-ce que le nazisme, Paris (Folio) 1992.

5 Dans son introduction à l'ouvrage, François BÉDARIDA traduit ce terme par «allergie», p.15. Cette traduction peut surprendre: elle est néanmoins intéressante même s'il elle nous semble enfermer ce concept dans une acceptation trop étroite.

spontanéité d'une bonne partie des sentiments d'opposition et des attitudes, souvent exprimées spontanément, et sous tous rapports, critiques du nazisme mais aussi cette notion illustre en même temps, les domaines dans lesquels le régime pouvait compter sur un large consentement.

Cette étude l'amène à constater plusieurs faits: la résistance des traditions et de l'attachement aux Églises des Allemands face à la propagande nazie, la réticence aux immixtions dans la vie quotidienne et aussi, et surtout pourrait-on dire, la passivité face à la politique antisémite et de persécution si chère aux nazis. KERSHAW ne cherche aucunement à dédouaner la société allemande de ses responsabilités. Il voulait comparer la force du sentiment des Allemands »ordinaires« sur la »Question juive«, à leur comportement et à leurs attitudes concernant un éventail de questions socio-économiques qui avaient pour eux un intérêt matériel direct et sur le conflit du régime avec les Églises chrétiennes. Sa phrase fameuse »La route d'Auschwitz fut construite par la haine, mais pavée d'indifférence« signifie que pour beaucoup d'Allemands la »Question juive« ne fut pas une priorité.